

Bernard Noël

Treize cases du je

**BERNARD
NOËL**

P.O.L
Extrait de la publication

Treize cases du je

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

Onze romans d'œil
Journal du regard
La Reconstitution
Portrait du Monde
L'Ombre du double
Le Syndrome de Gramsci
La Castration mentale
Le Reste du voyage
La Langue d'Anna
L'Espace du poème
Magritte
Le 19 octobre 1977
à paraître
Dictionnaire de la Commune
URSS aller retour
Olivier Debré
David
Gericault
Matisse
aux éditions Fata Morgana
Une messe blanche
Souvenirs du pâle
Le Double Jeu du tu (en coll.
avec Jean Frémon)
D'une main obscure
Le Château de Hors

aux éditions Flammarion

Les Premiers Mots
Poèmes 1

aux éditions Gallimard

Le Château de Cène
André Masson
La Chute des temps

*aux éditions Ryoan-Ji
(André Dimanche)*

Marseille New York
Trajet de Jan Voss

aux éditions Talus d'Approche

Le Sens la Sensure
La Rencontre avec Tatarka

aux éditions Unes

Fables pour ne pas
Extraits du corps
Le Lieu des signes
Vers Henri Michaux
Correspondances avec Georges
Perros

aux éditions Stock

Le Roman d'Adam et Eve

aux éditions Ombres

La Maladie de la chair

aux éditions du Scorff

Site transitoire

Bernard Noël

LE LIEU DES SIGNES II

Treize cases du je

Journal

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1998
ISBN : 2-86744-598-1

Changer la mort

LA MORT, LE MOT ET LE MORT-MOT

Qu'est-ce qu'un mort ? Un personnage imaginaire et cependant emprunté à la réalité ; quelqu'un qui a quitté l'existence pour devenir un être ; en somme l'analogue de ce qui constitue un mot. Les morts dont on ne parle pas sont comme des mots que l'on n'emploierait plus. Les autres morts font partie du langage, et le langage, dit Blanchot, est *la vie qui porte la mort et se maintient en elle*. Ces morts, qui vivent dans notre bouche comme y vivent les mots, sont des signes : ils nous servent à noter des traces, qui sont moins la leur que la lecture que nous en faisons. Nommer un mort, c'est faire périr une deuxième fois son existence. Quand je dis : Roger Gilbert-Lecomte, je contribue à l'effacement de ce que cet homme fut réellement pour faire émerger une présence textuelle, qui a cessé d'être sa création pour devenir la mienne. Mais, dira-t-on, qui prononcerait encore ce nom si son porteur n'avait pas produit ce que ma lecture m'attribue ? Tel est le double jeu de l'écriture : elle vous efface, mais pour vous conserver dans le mouvement même de cet effacement qui, lui, perpétuellement recommence. Ainsi, elle n'immortalise, dérisoirement, que la mise à mort. Elle est une agonie silencieuse et sèche, mais une

agonie qui ne prend conscience d'elle-même que pour découvrir qu'elle n'aura pas de terme ; car la mort qu'elle appelle est déjà morte.

Les véritables morts sont des disparus (nulle trace) ; les autres, ceux dont nous prononçons encore les noms, sont des morts-mots – des hybrides produits par le croisement de notre mémoire et de notre imagination. Ces morts-mots ont servi à nous montrer une perspective que la plate suite des jours n'aurait pas suffi à nous révéler : ils sont à la fois l'absence et le lointain – le point de fuite. Chacun ouvre une faille à travers laquelle le « ici / maintenant » s'effondre aussitôt dans un « ailleurs / jadis » ; chacun, dans notre bouche, est aussi notre vie qui s'en va. Mais qui sommes-nous, nous qui, sans les mots, ne saurions pas que nous sommes ? La vie, apparemment, n'a d'autre but que de perpétuer la vie, et pourtant, dès que l'on parle, tout se passe comme s'il ne s'agissait que de perpétuer le langage – le langage qui, lui-même, ne fait durer que l'absence de tout. L'homme, dès lors qu'il est devenu un mot, n'existe plus.

Pourquoi cet enchaînement ? Parce qu'essayant de penser : *Roger Gilbert-Lecomte*, l'absence seule s'est creusée, et la mort. Mais le fait que cette absence et cette mort avaient un nom, celui justement de Roger Gilbert-Lecomte, semblait devoir rendre les choses réversibles : il allait suffire d'épeler consciemment ce nom pour que la vie revienne. Mais la vie est essentiellement ce qui ne revient pas, ce qui ne se répète pas. Elle anime, et elle se consume dans le mouvement même de l'animation qu'elle produit. La vie est toujours là, mais d'une vie, il ne reste rien. Dire : Roger Gilbert-Lecomte, c'est seulement travailler à valoriser ce mort-mot, et tout le langage, d'ailleurs, y concourt aussitôt avec sa panoplie littéraire (poète, génie, beauté...), historique (Reims, Simplistes, Grand Jeu...) ou scientifique (structures, combinatoire, signifié...)... Parler d'un mort n'est qu'un masque pour reprendre son nom au compte d'autre chose que lui-même. Les morts ne se maintiennent dans notre langue que pour être utilisés,

ici / maintenant, et non en fonction de leur ailleurs / jadis. Les morts-mots ne servent qu'à produire un sens sur lequel, avant toute chose, il serait convenable de s'interroger – ou de se mettre en question.

De quoi parle Roger Gilbert-Lecomte quand il parle de Rimbaud? De la poésie d'abord, et par conséquent de ce qu'il veut que soit sa propre poésie. Au début de sa Préface à la *Correspondance* de Rimbaud, deux lignes, comme échappées là au coin du premier paragraphe, sont particulièrement significatives :

« ...le seul désir terrible et irréalisable de communiquer directement sa pensée toute vive par-delà les mots... »

Et Roger Gilbert-Lecomte cite ensuite :

« Cette langue sera de l'âme pour l'âme. »

Qu'est-ce à dire? Sans doute que Roger Gilbert-Lecomte a conscience de la mort incluse dans tout mot. Il sait que quiconque parle commence à mâchonner de la mort, alors que, traditionnellement, la parole est vie. Un seul moyen dès lors d'échapper à cette contradiction : la communication directe d'« âme » à « âme ». Mais cela est « irréalisable », aussi le poète le plus conscient sera-t-il une « harpe de nerfs ». Que Roger Gilbert-Lecomte ait été cette « harpe » sur laquelle vibre le « langage inconnu du message », son existence en témoigne, mais tout cela est encore trop *poétique*. Ce qui, dans son cas, importe plus fondamentalement, c'est l'espèce de consommation accélérée dont il se fit une règle. Son œuvre, qui est le reste de cette consommation, en porte la marque. Cette œuvre, en quelque sorte, est la phrase qui a pour sujet principal le mort-mot : Roger Gilbert-Lecomte. A lire les lettres récemment réunies dans la *Correspondance* de Roger Gilbert-Lecomte, il semble que « prénatal » est l'adjectif que, le plus volontiers, s'adjoignait ce sujet.

« Prénatal » est un adjectif peu courant, et il ne doit guère se trouver d'écrivains qui l'aient employé aussi naturellement. Voici quelques exemples :

« ... les limbes des pénombres prénatales aux langes bleus et frais... » (à Roger Vailland, 1925)

« ... les immuables steppes prénatales... » (au même, 1926)

« ... Et chante les Nenies prénatales des steppes vides d'entre mes tempes et les banquises qui murent mes sens blancs... » (à Pierre Minet, 1926)

« ... la souvenance prénatale... » (à René Daumal, 1927)

Cette nostalgie du prénatal a un contenu très précis : elle exprime le désir de retrouver un monde où la mort ne signifie rien parce que la vie n'a pas encore commencé. Là, un regard suffit à la communication, car il coïncide exactement avec les « immuables steppes » qui, étant elles-mêmes exactement ce qu'elles sont, demeurent justement immuables parce qu'aucun langage ne les tue pour les dédoubler en ce qui les nommerait. Celui qui vit là n'a pas de langage, il n'est donc ni mort ni vivant. Aucun écrivain n'a pareillement exprimé la hantise de se retrouver dans un « par-delà les mots » qui, en réalité, se situe *avant* les mots. D'où la résonance unique de la poésie de Roger Gilbert-Lecomte, qui procède d'un réalisme décentré dans la mesure où, pour le meilleur d'elle-même, elle traduit ce qui monte du corps et s'efforce de photographier les perceptions à l'instant où les images qu'elles émettent en sont comme les avant-mots. Il y a là une sorte de tremblement entre la souvenance et la voyance, qui est très différent de celui de la poésie de René Daumal, où tout se joue entre la voyance et la conscience. Chez René Daumal, d'ailleurs, la nostalgie fondamentale, bien que symétrique, est d'une nature complètement différente. Daumal ne rêve pas du « prénatal », mais du « re-né », c'est-à-dire d'une vie après la vie, qui serait à jamais affranchie de la mort. Comme

Roger Gilbert-Lecomte, il fait sienne la parole de Rimbaud : « la vraie vie est absente », mais alors que pour Gilbert-Lecomte la vraie vie a été, pour Daumal elle est encore à venir. Toutefois, pour l'un comme pour l'autre, le langage est le lieu même de cette absence qu'il s'agit de traverser pour remonter vers la vraie vie, ou bien pour aller vers elle. C'est pourquoi l'un et l'autre sont si peu « écrivains » : ils ne font que traverser, encore que l'ambiguïté de l'écriture veuille, chez eux comme chez tous, que cette traversée se traverse elle-même en insistant sur sa trace.

Il y a dans chaque mot un point où cesse le pouvoir et au-delà duquel commence l'expérience de ce qui, justement, échappe au pouvoir. Cela revient à dire qu'en chaque mot, nous pouvons éprouver l'interdit et sa transgression : en chaque mot, notre mort et la mort du mot, mais aussi le NON qui les brise. Quiconque choisit d'écrire court le risque d'être un mort-mot, au sein duquel ne survit nul infracassable noyau d'immortalité, mais le seul renversement de la présence dans l'absence – la seule lutte de ce qui doit finir et de ce qui transgresse sa fin. Mais peut-être le mot, à défaut du Livre dont rêva Mallarmé, *remplace-t-il tout faute de tout*, et peut-être l'écrivain n'écrit-il que pour ajouter, avec son nom, ce mot à la langue commune.

CHANGER LA MORT

Vivre, écrire. On voudrait que l'un s'appuie sur l'autre, et réciproquement; mais d'abord qu'y a-t-il derrière chacun d'eux? Un même mouvement et apparemment une même dépense. Le sens est clair, et cependant qui pourrait s'y reposer? Déjà, il vous emporte, car il vous faut le conjuguer : je vis, j'écris, et il en va de même pour les deux actes ainsi produits : ils s'écartent. Ont-ils au moins coïncidé? C'est le souvenir qu'il m'en reste, ou plutôt non, nul souvenir : en avant de la question, il y a perte. Je puis avoir conscience que j'ai conscience de quelque chose : il n'y faut qu'un certain retrait en soi, une réserve. L'état de perte est le contraire de cette réserve-là, non qu'il y ait perte de conscience, mais plus exactement totale dépense de soi. Ecrire se compose de moments de réserve intense et de moments de totale dépense, d'où l'ambiguïté d'un acte que, tantôt, je fais, et qui, tantôt, me fait.

Où en suis-je? sans doute à tenter de réduire ce qui, naturellement, se dérobe. Il importe, pour lutter contre cette réduction, de dilapider au fur et à mesure toute définition. D'ailleurs, à l'instant même où j'écris, et d'autant plus que je l'affirme à l'intérieur de cet

écrit, ma tentative vole en éclats : plus de mots soudain, mais un suspens et le bord du vide. Et là, je redeviens ce corps qui se sent respirer, qui s'écoute, qui se déclare : je vis. Mais ce sont des mots que j'écris.

Le corps, dis-je. Et il y a devant moi cette main qui écrit. Je la regarde. Elle s'arrête. Elle écrit qu'elle s'arrête, et donc ne s'arrête pas... Cela pourrait servir de prétexte à une observation de l'observation, et j'apprendrais à noter le décalage entre le regard et l'écrit, ou peut-être le trajet de l'image entre sa réalité, sa conscience et son écriture – le trajet à travers mon corps. Question alors : Qu'est-ce que mon corps à cet instant ? Une machine à penser la réalité et à la nommer. Et si ce corps, en effet, était ce transformateur qui, matériellement, change la réalité en mots ?

A priori, cette découverte n'est pas très originale ; elle relève même du simple bon sens. Qui parle ? Ma bouche. Qui parle par ma bouche ? Mon corps. Mais si mon corps a besoin de parler, de se parler, pourquoi la parole a-t-elle perdu à peu près toute évidence physique ? Pourquoi la nomination est-elle, par excellence, l'opération abstraite ? C'est que le corps ne produit pas son langage : il apprend à parler. *On* lui apprend. Aussitôt le voici doté d'une espèce de sens supplémentaire, dont les cinq autres ne sont plus guère que les serveurs ou les pourvoyeurs : le langage. Un sens ? Non, le mot n'est pas assez fort : un DOUBLE.

Un corps qui parle s'oublie dans sa parole. C'est un peu comme s'il entrait dans un autre corps – un corps abstrait, celui du langage. Ce corps de mots connaît déjà la totalité du monde, il lui suffit d'une bouche, n'importe laquelle, pour l'énoncer et la projeter. Exemple : celui qui parle de Louis XIV ou des Galápagos n'a pas besoin de les avoir vus, le langage l'a déjà fait pour lui, et il a suffisamment de ressources pour aller jusqu'à fournir le moindre détail, et même de l'inédit : il suffit d'y penser ! Mais qu'est-ce que penser ? Produire des mots. En vérité, les reproduire.

Étranges les déductions qu'on en peut tirer, et d'abord celle du parallélisme entre deux fonctions du corps : il reproduit l'espèce, il

reproduit le langage. Conséquence : penser est une activité sexuelle déplacée. On perçoit nettement la nature de cette activité dans l'érotisme, qui consiste en un déplacement de la sexualité au plan du langage, et du langage au plan de la sexualité. Ce croisement éclaire l'un et l'autre grâce à l'hybride qu'il met au jour. Qu'est-ce qui caractérise l'érotisme? Avant tout, la dépense. Il utilise les deux fonctions fondamentales pour les excéder : en lui, la reproduction de l'espèce se dépense dans le plaisir, et celle du langage dans le silence. Le plaisir est ce qui ne se parle plus, ne s'articule plus : un comble qui ne prend fin qu'en s'abîmant en lui-même.

Ici, peut-être faudrait-il différencier dans l'excès ce qui ne parle pas de ce dont on ne parle pas, mais que le corps atteint le silence par la violence ou par le plaisir, que se passe-t-il quand il retrouve la parole? Il émerge de sa perte. Et me revoilà au commencement : je vis, j'écris. Que sais-je à la fin? Là n'est pas mon problème, mais de quitter ce que je sais dès que je le sais – tel est du moins mon désir, car ce que j'écris reste là, au contraire de ce que je vis. Comment dépenser ce que l'on écrit? Tout se passe comme si l'écrivain ne servait qu'à reproduire le langage, et après tout un seul livre suffirait à le perpétuer!

Mais la pensée? La pensée est l'instinct génésique du langage. Dès que l'homme balbutie, il met en marche cet élan, qui va féconder ses premiers mots pour en faire naître une multitude d'autres. Tous les prétextes sont bons : la communication, l'amour, le savoir, l'écriture... Et le corps, parasité par les mots, en arrive à oublier qu'il les reproduit : il est *doublé*. Puis-je encore écrire : « je vis, j'écris »? Ou bien dois-je essayer de découvrir dans quelle mesure ce « je vis » et ce « j'écris » interfèrent? Dire « je vis », c'est seulement constater que mon corps continue : qu'il dure; dire « j'écris », n'est-ce pas découvrir que l'écriture est en train, à travers mon « je », d'utiliser « ma » vie? Qu'est-ce que la matérialisation, sinon la combinaison de divers éléments qui, en abandonnant leur individualité, en font surgir un autre, lequel les synthétise tous. Nous parlons sans nous préoccuper de démonter notre parole; nous pensons sans démonter notre

pensée. Pourtant, la première préoccupation du matérialiste devrait être de savoir comment son corps produit les mots qui lui permettent d'affirmer son matérialisme. Mais notre corps et notre langage sont des données si fondamentales qu'elles en paraissent irréductibles. Si l'on veut aller y regarder de plus près, pas de mots : il faut les inventer. Le linguiste y travaille à présent d'un côté, mais le corps ? Il serait plaisant de constater que la métaphysique n'a jamais servi qu'à boucher l'absence de ces mots techniques, qui diraient comment le corps pense ? Comment il entre en relation avec le langage ou se l'incorpore ? Ainsi jetterait-on les bases d'une véritable rhétorique – rhétorique qui a existé aux Indes (sanskrit), et qui amène à se poser une autre question : ce que nous avons pris, ce que nous prenons pour de la mystique dans la pensée orientale, n'est-il pas la mauvaise traduction d'un matérialisme que les langues occidentales sont incapables d'exprimer ?

Si nous en revenons à notre Tradition, voici, à l'origine, l'affirmation : « Et le Verbe s'est fait chair. » Mais n'est-ce pas plutôt la chair qui, en chacun de nous, se fait verbe ? Il est temps de poser la question de l'esprit. Qui parle ? Ma bouche, ai-je dit. Qu'elle parle le monde ou ma pensée, elle dit des mots. D'où viennent ces mots ? Du *corpus* du langage, qui existe indépendamment de moi comme la vie existe indépendamment de la mienne. Cette étrangeté du langage par rapport à tous ceux qui l'emploient n'est-elle pas la véritable et seule cause profonde du dualisme ? Le langage est le père de l'esprit universel, en ce sens que son emploi donne de l'« esprit ». De là à inventer l'esprit et à l'opposer au corps, il n'y a que l'espace d'une appropriation, et la manie de la propriété est si naturelle !

Qu'a donc le langage à susciter ainsi des dieux ? C'est qu'il est TOUT pour nous qui, sans cesse, manquons de tout. Le langage, en effet, remplace ce qui n'est pas là ; également, il nous donne l'illusion de pouvoir retenir ce qui va ne plus être là. Il possède la clé de la répétition – répétition qui aurait le pouvoir d'annuler le passage du temps. Je vis, je parle, j'écris : cette trinité-là s'abîme déjà dans le « je meurs ». Le langage, lui, est immortel, au moins relativement à

chacun de nous. Et pourquoi lui, qui non seulement contient tous les « espaces infinis », mais les nomme, pourquoi ne serait-il pas à l'origine du sacré ? Pourquoi ne serait-il pas le seul sacré ?

Nous sommes investis, mais discrètement, par mots interposés. Les dieux ont des noms. Le langage est dieu, mais sa divinité n'a pas de nom. Le langage est le dieu anonyme, le père des autres, celui qui se tient dans la bouche, et qui adopte indifféremment tous les Je.

Mais nous-mêmes, nous qui portons la vie et qui portons les mots, que pouvons-nous à la fin ? Pas grand-chose : transmettre, bien sûr, et puis, peut-être, ajouter un mot à tous les mots : notre nom. Ici commence une autre zone du langage : tout à coup, un masque tombe, je dis « fleur » et, si je regarde, c'est l'absence de la fleur – de toutes les fleurs – qui apparaît. Car les mots ne sont que des signes embaumant l'absence des choses. J'écris, je me regarde écrire, et que vois-je ? Je me vois en train de me remplacer moi-même par un autre. Un autre qui portera mon nom, mais ne sera cependant pas celui qui, ici et maintenant, écrit : Je. D'ailleurs, n'est-ce pas le langage en son entier qui est l'Autre auquel s'efforcent de s'identifier tous les Je – tous les Je qui s'écrient : Je est un autre ?

Vivre. Ecrire. Vivre recherche Ecrire comme pour se trouver enfin devant le miroir de la révélation. Que voit-il ? Exactement ce que chacun peut apercevoir en regardant dans ses propres yeux : la nuit – la nuit noire. Ce que je nomme est supprimé dans le mot qui le nomme, et tout à coup ressemble au centre de l'œil – centre qui est un puits béant. Changer la vie, disait-il. Les mots ne peuvent que naturaliser la vie, lui donner l'air d'être vivante dans la mort. Les mots sont cette agonie qui dure. Pas d'innocence. Nous sommes du mauvais côté. Il faudrait renverser l'ordre. Il faudrait opérer la révolution. Il faudrait changer la mort. Mais comment nous dépasser au-delà de notre propre fin ?

Alors, il va falloir encore faire table rase, encore éprouver le pouvoir vide de donner un sens, encore s'avancer visage nu et sans réserve vers ce qui, déjà, nomme mon absence, c'est-à-dire mon propre nom.

Sur le nom

LE CHEMIN DE RONDE	105
LA LANGUE DU CORPS	129
LETTRES VERTICALES	151
à Roger	153
à Jean	159
à Bruno	167
L'INGRÉDIENT PERSONNEL	175
La rose des vents	177
Les peintures noires de Michaux	179
L'ingrédient personnel	181
D'un moment à l'autre	186
La Vénus sortie des Allo	189
Les peintres de l'imaginaire	194
Cloué aux mots	197
L'In-fini de Bataille	201
Une voix et personne	205
LA DENT MALADE	207
LE VOLCAN, LA PLUME	225
E. J.	239

Achévé d'imprimer en octobre 1998
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1615 – N° d'imprimeur : 98-2637
Dépôt légal : octobre 1998
Imprimé en France



Bernard Noël
Treize cases du je

Cette édition électronique du livre
Treize cases du je de BERNARD NOËL
a été réalisée le 7 février 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 1998
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445989 - Numéro d'édition : 00197).
Code Sodis : N51900 - ISBN : 9782818015971
Numéro d'édition : 239590.